

Le monde a commencé sans l'homme et il s'achèvera sans lui.
Levi Strauss

Cela avait commencé lentement, sans vraiment qu'on ne s'en aperçoive. Une petite brèche dans l'univers bétonné de nos villes à laquelle personne n'avait prêté attention jusqu'à ce qu'elle ne devienne une plaie béante. Une bouche immense et profonde dégueulant du vert et avalant inexorablement le monde tel que nous l'avions bâti.

Une poussée de verdure dans l'interstice des pavés de la rue. La nature comblant les vides. L'herbe et la mousse s'étendant lentement sur nos routes, dans les creux de nos maisons, entre les briques et les tuiles de nos toitures. Une coulée verte s'abattant sur notre civilisation. Comme une maladie de peau, recouvrant peu à peu les cités. On parla tout d'abord d'une mutation qui faisait croître la nature à une vitesse anormale. Certains voyaient dans cette invasion fleurissante l'aube d'une ère nouvelle dans laquelle le gris de nos villes serait transfiguré par la couleur d'un retour aux origines. En ces temps-là, une prise de conscience écologique déferla sur notre société, portée par cette vague émeraude dont l'écume recouvrait nos immeubles. On parla de la révolution verte comme d'une providence environnementale. D'un nouveau départ qui éloignait de nos mémoires les risques d'extinction. Des conférences s'établirent au sommet pour décréter un nouvel ordre mondial prenant enfin en considération ce monde sauvage qui s'imposait à nous. Pour en tirer profit tout en promettant de diminuer les dommages infligés par la main de l'Homme. Les politiciens signèrent tous, satisfaits. On récoltait plus et plus vite tandis que les champs s'étendaient sur nos routes. Les déblayeuses passaient matin et soir pour faire place à nos voitures. On s'adapta à ce retour en force de la terre sans trop rien changer à nos habitudes. C'était en fait bien une révolution. Et le nouveau départ du monde devait se faire sans nous. Les négociations avaient cessé, elle nous avait laissé du temps mais aujourd'hui la nature reprenait ce qui lui était dû.

La vague ne se contenta pas de progresser. Elle voulait nous submerger. Le vent se leva. La terre se mit à trembler. Les courants se firent plus forts et plus destructeurs. L'eau montait. Nous fûmes surpris. Surpris de n'avoir rien vu venir. De ne pas avoir su réagir. D'avoir aperçu tous les signaux d'alerte clignoter sans pour autant arrêter la machine. Lorsque nous nous sommes réveillés, il était déjà trop tard. Il se mit à faire plus froid et plus chaud. Comme si la main de Dieu avait dérégulé le thermostat du monde. Des gouffres s'ouvrirent entre les villes déchirées par les hoquets de la terre. Nos côtes furent envahies. Les mers et les océans laissèrent derrière eux nos plans d'évacuation et des armées de réfugiés climatiques.

La marée verte continuait son avancée. Elle était plus forte que les plus solides de nos matériaux. Plus déterminée que l'ensemble de nos volontés. Elle courait le long des rails de train et de métro inondant les routes, nous vouant à l'immobilisme. Elle s'immisçait dans nos centrales et entourait nos lignes haute-tension, nous plongeant dans la nuit des temps. Elle explosait contre nos fenêtres, elle pliait le béton de nos murs et s'agrippait à nos plafonds avec la hargne tranquille qu'est celle de la nature mugissante.

Ainsi, lentement mais sûrement débuta la rébellion de la terre. L'imparable et nécessaire élimination du parasite Homme hors du système monde. Gaïa tentant d'engloutir sa monstrueuse descendance. L'Homme en passe de devenir un animal en voie de disparition.